



CLASSIQUES
GARNIER

LHERMITTE (Jean-François), BURGAT (Florence), « Avant-propos », *L'Animal vertueux dans la philosophie antique à l'époque impériale*, p. 9-10

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3472-3.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3472-3.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2015. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Jean-François Lhermitte livre un travail savant sur la pensée antique, que les spécialistes comme les passionnés de langue et de philosophie grecques apprécieront à sa juste mesure. Cette contribution à l'histoire des idées et à la connaissance des Anciens vaut bien évidemment pour elle-même, pour l'ampleur, la qualité et la finesse de son érudition. Cependant, Jean-François Lhermitte a pris soin d'inscrire les discussions qu'il met au jour et analyse dans le sillage des interrogations et des travaux contemporains sur les droits des animaux, rappelant ainsi tout ce qu'une fois de plus on doit aux Grecs. En effet, ces discussions ne portaient-elles pas déjà sur les qualités et les facultés des animaux – leur intelligence, leur conscience, leurs compétences et leurs dispositions ? sur le droit des hommes – justifié aux yeux des uns, usurpé aux yeux des autres – à violenter les animaux, à disposer de leurs forces, de leur progéniture, et finalement de leur vie ? sur les droits des animaux eux-mêmes, en quelque sorte opposables à ceux dont le plus fort se dote ?

L'institution de la violence, celle qui portait le nom de « sacrifice », fit l'objet d'une réflexion approfondie, et pour tout dire décisive, de la part des Anciens, d'une critique dont la radicalité philosophique continue à nous servir de guide. À les lire ou à les relire, on n'a guère de mal à se convaincre que les termes des débats les plus actuels, pourtant ancrés dans les pratiques où les animaux traités en masse ont d'abord subi l'impact de la génétique et des biotechnologies qui les ont « adaptés » à une soi-disant « demande », sont déjà posés par eux. Car les termes de la relation n'ont conceptuellement pas changé, ses fondements philosophiques sont les mêmes ; l'industrialisation, rendue possible par le développement des sciences et des techniques, n'est que le passage à grande échelle de pratiques identiques mais aux résultats plus hasardeux. On enfermait les animaux, on les castrait, on les gavait, on les saignait pour blanchir leur chair, on les sélectionnait pour aboutir à des

lignées aux caractères accentués, etc., sans disposer encore de la maîtrise presque parfaite qu'allait fournir, beaucoup plus tard, la connaissance des mécanismes intimes du vivant. Les plus vieux traités zootechniques montrent que les promoteurs de rendements intensifs n'ont rien inventé ; ont simplement été mis en leurs mains des outils biotechnologiques dont leurs prédécesseurs n'étaient point encore pourvus.

Notre époque croit en la science. La question de savoir comment elle construit les cadres expérimentaux au cœur desquels elle produit ses énoncés est une question d'épistémologie que les croyants ne se posent pas. L'adhésion aveugle dont la science bénéficie la confond parfois avec une religion. S'agissant des animaux, notre époque est plus positiviste que dans aucun autre domaine. Notre manque de soins, notre indifférence, notre malveillance envers eux ne relèveraient que de notre ignorance : la science, se défend-on, n'a pas vraiment prouvé que les animaux souffrent quand on les brutalise, qu'ils ne veulent être ni enfermés, ni martyrisés, ni tués, qu'ils sont sensibles à ce qui leur arrive et aspirent, comme tout vivant animé, à une vie conforme aux aspirations qui sont les leurs. Pourtant, l'Antiquité n'a pas attendu ces résultats expérimentaux pour bâtir son argumentation ; ceux-ci auraient-ils pris le pas sur l'observation et le raisonnement ? Il est frappant de voir combien nous cultivons notre pseudo-ignorance, combien nous attendons avec une parfaite mauvaise foi des « preuves scientifiques » de ce que nous savons parfaitement. Nous nous plaisons aussi à rejeter les motifs de notre conduite sur René Descartes, certes auteur d'une thèse redoutable, mais dont la référence hypertrophiée alerte en direction d'une pensée de derrière la tête : imputer nos torts à des conceptions fausses, à une carence de preuves... Relisons les Anciens. Ils ont tout dit.

Florence BURGAT